

Chapitre 1

À croire que tout avait été prévu pour décourager les visiteurs... Le long chemin, caillouteux et escarpé, ressemblait à s'y méprendre à celui qu'on proposait aux téméraires participants du jeu télévisé « Koh-Lanta ». Un enfer aventureux... Tout un programme.

La maison de retraite *Les Pins*, au cœur de la campagne varoise... Le choix du nom avait dû être rapide. Il suffisait d'un bref coup d'œil aux alentours pour voir des pins à perte de vue... À se demander si les pompiers parviendraient jusqu'à l'endroit si le feu se déclarait. Ou alors, cela faisait-il partie d'une stratégie terrifiante pour laquelle le directeur recevrait des subsides : la création d'un crématorium dont l'allumage serait accidentel ?

Alphonse fit glisser son regard vers les images d'un incendie à la télévision. Pas loin d'ici, le feu ravageait et pelait les collines environnantes, au point de les rendre complètement chauves. Puis, ses yeux se détournèrent de l'écran pour observer les résidents et le personnel qui s'activait autour d'eux. Les couleurs de l'incendie se reflétaient sur leurs visages fascinés.

« Que feriez-vous si la forêt qui nous entoure se mettait à brûler ? » songea-t-il, avant de tomber dans de vulgaires digressions, normales pour un vieil obsédé, comme il se définissait lui-même. « Pour une fois, ces demoiselles auraient le feu aux fesses et on aurait de quoi rigoler ! »

– Pourquoi riez-vous, M. Dupontel ? lui demanda soudain Thérèse, une corpulente femme d'une trentaine d'années occupée à servir une collation aux vieillards.

Ses sourcils étaient froncés, comme si elle réprimandait un enfant de 5 ans. Pour éviter de répondre à la donzelle, il glissa vers elle un regard aussi peu expressif que celui d'un chameau. Pour avoir fréquenté quelques spécimens en Algérie, les imiter était dans ses cordes. Aucune autre manifestation qu'une parfaite indifférence. Tiens, c'était drôle, pourquoi pensait-il à l'Algérie, en cet instant ? L'incendie... le napalm ? Pourtant, à cette guerre-là, il n'y songeait jamais. L'Indo avec les potes, oui. Mais cette fichue boucherie... aucun droit à sa mémoire. Rayée de la carte, ignorée de son mental pour ne pas vomir ses tripes aux pieds de Thérèse, sur le carrelage froid.

– Alphonse, vous allez rester planté là avec cette tête d'enterrement ?

L'employée avait haussé les épaules et détourné son regard agacé pour le poser sur les images d'exode d'une population affolée par l'incendie.

Évitant ce délectable spectacle, du moins à voir le nombre de paires d'yeux fixées dessus, il jeta un coup d'œil discret sur ses camarades de pension. Pas très jouissif. Quatre-vingt-neuf galériens dont les deux tiers avaient heureusement plongé dans une amnésie salvatrice. Où étaient-ils en ce moment ? Quelle était cette galaxie qui leur donnait cet air égaré ?

« Les deux tiers ? Je suis particulièrement indulgent. Peut-être suis-je le seul à avoir envie de foutre le camp d'ici... » La question l'intriguait. Il s'attacha à la retourner dans tous les sens, occupant ainsi le temps jusqu'au dîner.

Dupontel, comme le fameux, mais son prénom, c'était Alphonse. Alphonse « la défonce », baptisé ainsi par ses potes de la Légion. Alors lui, le soldat, jamais il ne se laisserait faire par cette saleté de vieillesse. Pas à bientôt 75 ans, alors qu'il sentait ses forces revenir peu à peu !

Il ne s'était jamais marié et n'avait pas eu d'enfant. Du moins, à sa connaissance... Des femmes, ça oui, il en avait connu. Des gentilles, vite lassées de sa vie de garnison. Des emmerdeuses, aussi, qui avaient fini par le pousser vers la sortie. Il reconnaissait bien volon-

tiers qu'il n'était pas un enfant de chœur, en particulier lorsqu'il avait un coup dans le nez. Peut-être que ça pouvait le rendre un peu hargneux, mais il n'était pas pour autant un mauvais bougre.

Des combats, il en avait fait, et sans se vanter, il était toujours le premier face à la mitraille. Des médailles, il en avait plein la poitrine. Jusqu'au sale coup... La retraite. Une misère. Pas de quoi pavoiser... Il n'avait jamais pu s'acheter un logement. Alors, avec la misérable pension qui tombait tous les mois, il avait juste de quoi manger et payer ses cigarettes. Et puis un jour, vlan, l'hosto. Il serait tombé dans la rue, comme ça, de sa hauteur. Un court-circuit, comme le lui avait expliqué le médecin. Un caillot aurait bouché une artère... Sur le coup, il n'en avait pas mené large. Il s'était vu à moitié paralysé, un mort vivant, comme certains de ses camarades à qui c'était arrivé.

« Si j'avais eu mon flingue à ce moment-là, je crois que je me serais fait sauter le caisson... Au lieu de quoi, pendant un mois, j'ai dû faire le parcours du combattant et réapprendre à marcher ! » racontait-il à qui voulait l'écouter.

À la suite de son accident vasculaire cérébral, ce fut sa nièce Léonie qui se chargea d'assurer sa convalescence. Sa seule famille. Il fut recueilli chez elle pendant quelque temps. L'infirmière passait le matin pour l'aider à faire sa toilette, puis suivait le kiné, pour les séances de rééducation. Ça fonctionnait bien. Il récupérait petit à petit, et même *l'inutile* semblait ressuscité... L'infirmière faisait semblant de ne rien voir et le félicitait de ses progrès. Un nouveau combat dont il commençait à sortir vainqueur.

Sa nièce resta stoïque. Pourtant, elle n'avait plus beaucoup d'intimité avec son compagnon. Celui-ci, dans le genre coincé, se faisait plutôt discret. Malheureusement, un soir, ils organisèrent un dîner... Avant l'arrivée de leurs invités, le sphincter anal d'Alphonse lui joua un sale tour. Sa nièce et son mari furent-ils excédés ? En tout cas, leurs hurlements réveillèrent, au fond de lui, des souvenirs encore brûlants. Il se vit à Diên Biên Phu, au point de basculer dans une sorte de folie furieuse, imaginant être encerclé par les *Viets*. Convaincu d'être en pleine jungle, il arracha les tentures des fenêtres et les balança comme des filets sur ses assaillants.

Les *Viets* n'auraient pas le dessus, avec ce qu'il leur balançait sur la tronche ! « Ta ta ta ta ! » hurlait-il en mimant les tirs saccadés de la mitrailleuse. Bilan des opérations commando : il se retrouva le lendemain en isolement dans une chambre d'hôpital. Pas très loin de celles de sa nièce et de son compagnon, qui soignaient leurs côtes cassées et quelques hématomes. Son hébergement en maison de retraite fut vite réglé, il ne les revit plus.

« De toute façon, avait conclu la nièce, c'était ça ou la rue. »

Les détails de son arrivée dans le Var étaient flous. Les calmants, efficaces, lui donnaient l'impression de flotter. Un nouveau lieu, de nouveaux visages, un panneau d'interdiction de fumer qui barrait le passage. Oui, de ça, il s'en souvenait...

« Bienvenue chez vous, M. Dupontel », avait lancé une voix désireuse d'effacer sa première impression négative. Une chambre de douze mètres carrés. Une fenêtre verrouillée donnant sur l'extérieur... « C'est pour tout le monde pareil, lui avait expliqué l'employée, c'est pour des raisons de sécurité. »

Après, une sorte de torpeur l'avait envahi. Sa détresse était sans doute visible, puisqu'une charmante jeune femme avait pris son bras avec douceur avant de le conduire vers l'intérieur de l'établissement, lui murmurant des mots apaisants à l'oreille. Endormir l'ennemi, éteindre sa conscience avant qu'elle ne se rebiffe. Il capitula parce qu'il n'avait pas d'autre choix, et parce que, depuis l'hôpital, il n'en avait plus la force.

Un parcours qu'il résuma d'une manière très réaliste à la jeune étudiante infirmière de la maison de retraite. Il était là parce qu'un jour, il avait chié dans son froc. Et ce n'était pas de peur. « T'as pas une cigarette, ma mignonne ? » avait-il demandé à Caroline, qui dansait d'un pied sur l'autre pour ne pas interrompre son récit. Embarrassée, celle-ci lui avait répondu : « Non, il est interdit de fumer. » Mais, le nez dressé comme celui d'un chien truffier, il avait détecté l'effluve miraculeux émanant de cette jeune personne. Les cendriers remplis à ras bord par le personnel montaient la garde devant le panneau d'interdiction. Interdit de fumer dans l'établissement, mais pas au-dehors...

Il n'avait pas d'argent pour acheter des cigarettes, d'ailleurs ça lui aurait été interdit. Cependant, l'intérêt d'avoir l'air d'un mort vivant, c'était d'être transparent. Comme Casper le fantôme. Pas très difficile de se servir dans les paquets de cigarettes traînants dans l'office... Finalement, il avait fini par se monter un stock qu'il planquait au-dessus de son armoire poussiéreuse.

D'ailleurs, ce fut grâce au ménage succinct de sa chambre minuscule qu'il découvrit par hasard, sous son lit, des comprimés jaunes, sans doute échappés de sa main au petit déjeuner. En tout, dix. Dix jours qu'il n'avait pas pris ce traitement, et, curieusement, il ne s'était jamais senti aussi bien. L'impression de se réveiller d'un long sommeil qui l'avait engourdi depuis bientôt un an.

Derrière son regard brumeux, une petite lueur venait de s'allumer. Pour le moment, il lui tardait de faire un état des lieux avec son regard tout neuf. Non, il n'était pas encore mort, et il entendait bien le faire savoir ! Ses vieux réflexes de soldat réapparurent. Tromper son geôlier, le laisser se découvrir en lui faisant croire qu'on est à sa merci... S'il avait vécu comme un légume jusqu'à présent, il entendait bien leur montrer qui était Alphonse « la défonce ».

Ce nouveau programme le mit dans une joie sans pareille. Il faillit s'en allumer une dans sa chambre pour fêter l'événement. Il se retint à temps, la chose vite remise au fond de sa poche... Plus tard. Cette soudaine métamorphose pourrait surprendre. Aussi, le mieux était de faire comme d'habitude, et d'afficher un air passablement désorienté.

L'heure du goûter. Pas de montre inutile au poignet, les bruits suffisaient à le situer dans le temps : les couinements des fauteuils roulants avançant en file indienne avant de s'entasser devant l'ascenseur, le chuintement des pas hésitants et glissant à la cadence du martèlement des cannes sur le sol plastifié, les souffles courts des vieux ressemblant au jet de vapeur des vieilles locomotives...

Il sortit de sa chambre, évitant délibérément de poser son regard sur les pensionnaires, de crainte d'être sollicité pour un coup de main. Puis il descendit les quelques marches conduisant à la salle à manger.

– Eh bien, vous voilà bien alerte, Alphonse ! s'exclama une aide-soignante.

Celle-ci pénétrait dans la salle, les deux mains prises par une carafe d'orangeade. Il ralentit le pas et opina de la tête à son adresse avant de s'asseoir à sa table habituelle.

Pendant l'installation des vieillards à table, il plissa les yeux d'un air indifférent. Peu après, une main généreuse laissa tomber une part de gâteau dans son assiette. Il remercia la main du bout des lèvres, avant de jeter un rapide coup d'œil sur la divinité sucrée responsable de cet exode. Puis, d'office, son verre fut rempli d'un breuvage orangé censé accompagner cet étouffe-chrétien. Quittant des yeux l'offrande, il observa la salle avec une acuité toute nouvelle avant de baisser le regard, étreint par une soudaine angoisse.

« Mon Dieu, se dit-il avec effroi, est-ce que je leur ressemble ? Suis-je comme eux ? »

Le spectacle de ces bouches édentées et baveuses le remplit d'épouvante. Mû par une sorte de réflexe, il posa la main sur son menton.

« Sec comme un coup de trique... » se rassura-t-il.

Souhaitant se désolidariser au plus vite de cette communauté à laquelle il ne souhaitait surtout pas s'identifier, il évita de toucher au gâteau. La gorge sèche, il but avec une certaine ostentation le liquide sucré. Puis, comme s'il était assis sur un ressort invisible, il se leva de sa chaise.

Quitter au plus vite les portes de l'enfer de peur d'y être happé... Ces pensées n'étaient pas très glorieuses, admit-il, mais il mettait quiconque au défi de ne pas prendre ses jambes à son cou à la vue d'un tel spectacle s'il était obligé, comme lui, de demeurer dans un tel lieu. Qu'on ne lui demande surtout pas de poser un regard compatissant sur ces vieillards ridicules. Il en était bien désolé pour eux, mais ils appartenaient à une tribu dont il ne ferait jamais partie. Plutôt mourir tout de suite, tiens, en avalant ces dix cachets trouvés sous son lit un peu plus tôt... Ou s'enfuir, au moment où les va-et-vient du personnel et des camions de livraison obligeaient l'ouverture permanente des grilles. Des grilles, comme au zoo ou à la prison. Comment avait-il pu ne pas s'en rendre compte auparavant ? Ça le tracasserait toute la soirée.

– Mais où allez-vous, Alphonse ? Restez assis, le goûter n'est pas fini !

L'attaque le surprit, tout comme sa propre réaction d'obéissance immédiate à cette voix autoritaire derrière lui. Il sentit quelques regards se tourner vers lui. Humilié, il baissa la tête, les yeux égarés sur ses mains. L'occasion de les découvrir... Il n'y avait jamais prêté attention comme en cet instant. Ces taches brunes, un peu croûteuses, ressemblant à de petits îlots volcaniques, lui rappelèrent le visage de son grand-père.

Le petit Alphonse assis sur les genoux de son aïeul, secoué au rythme de la chanson...

« *À dada, sur mon bidet, quand il trotte, il fait des pets, prout, prout, prout...* »

« Encore grand-père, encore ! »

Et celui-ci, pince-sans-rire, le regardait en fronçant les sourcils, mais recommençait sans fin à le faire galoper.

« *Prout, prout, prout...* » mimait-il en levant la jambe. Et le rire du grand-père faussement sévère se joignait au sien.

« Tiens, prends ça pour toi, Thérèse ! » se délecta-t-il en lâchant un pet d'envergure à l'adresse de l'aide-soignante, pour aussitôt poser un regard offusqué sur sa voisine occupée à tartiner son menton d'un morceau du gâteau crémeux. Un sourire mauvais plissait le coin de ses lèvres. Fier de sa bonne blague, il releva la tête pour observer son effet sur son environnement.

Soudain son sourire se figea, puis se mua en rictus. Face à lui, à deux tables de là, une femme hochait doucement la tête en le regardant avec un petit sourire ironique. Honteux qu'elle ait pu surprendre son odieux manège, il feignit de s'intéresser à son entourage. Mais poussé par la curiosité, quelques instants plus tard, il porta à nouveau son regard vers elle.

Le goûter fini, celle-ci se leva avec difficulté en s'appuyant sur le rebord de la table. Une fraction de seconde, une grimace de douleur déforma ses traits, puis, l'orage passé, elle se redressa. Sa main tâtonna derrière elle pour saisir une canne accrochée au dossier de sa chaise. Ensuite, d'une démarche claudicante, elle se dirigea vers la

sortie. Fasciné, il ne la quittait pas des yeux. Sans doute en eut-elle conscience, car, arrivée à sa hauteur, elle inclina son visage vers lui. Ses cheveux neigeux balayèrent ses épaules délicates, un mouvement lent et gracieux qu'elle accompagna d'un sourire. Un vrai sourire. Un sourire de cinéma à faire chavirer son cœur, le laissant étourdi sur sa chaise.

– Alors, voilà qu'on ne veut plus se lever maintenant ! Allez, Alphonse, debout ! C'est l'heure de...

Thérèse s'interrompit devant le regard froid et méprisant du vieil homme.

– Qu'est-ce qu'il y a, Alphonse, un truc qui ne va pas ? reprit-elle, arrogante.

Ses yeux noirs se voulaient menaçants.

– C'est l'heure d'aller aux cabinets, Alphonse, si vous ne voulez pas faire dans votre culotte ! continua-t-elle.

Les rires moqueurs s'élevèrent autour de lui. Aucune solidarité à attendre de ce côté-là. Satisfaite de sa boutade, l'employée s'esclaffait, le désignant du doigt. Il serra les poings et les dents, les mâchoires crispées par la honte et l'humiliation.

Ses habitudes antérieures auraient consisté à s'emparer d'une table pour la projeter au milieu de la pièce afin d'apaiser sa colère, au lieu de quoi, il toisa la péronnelle avec mépris. Puis, en imitant l'attitude altière de la ravissante pensionnaire croisée quelques instants plus tôt, il se détourna de l'endroit et sortit de la pièce.

N'empêche, toutes ces gesticulations l'avaient mis à plat. Il se sentait vidé et triste. Une cigarette effacerait peut-être cette amertume... Dans le couloir, il croisa la petite stagiaire, Caroline. Cette future infirmière heureuse d'apporter un peu de temps à ces vieux désœuvrés, comme il le lui déclara.

– Oh, pourquoi dites-vous ça, M. Dupontel ?

– Tu vois bien, ma petite, qu'ils ne font rien d'autre que d'attendre une mort qui ne veut pas venir.

– Mais pas forcément ! Il y en a qui sont contents d'être ici. On s'en occupe bien. Enfin, en général...

– Alors, si on allait se la fumer, cette cigarette ? proposa Alphonse en changeant de sujet.

La jeune fille s'accusa : c'était de sa faute. Elle lui avait remis le pied à l'étrier en sortant fumer avec lui dans le parc. Il paraissait tellement s'ennuyer... Pas grand-chose à faire ici. Pas de promenade solitaire dans le jardin, et hors de question de s'aventurer au-dehors. Les pentes abruptes représentaient un piège pour ces vieillards.

Il fumait en douce, elle le savait, aussi préférerait-elle l'accompagner. Pour l'instant, personne n'avait trouvé à redire de cette habitude. Toutefois, elle avait de quoi argumenter : il lui semblait plus prudent qu'il assouvisse son besoin de fumer en sa compagnie plutôt que seul dans sa chambre. Une cigarette mal éteinte pouvait mettre le feu à son lit, puis à l'établissement si les détecteurs de fumée ne fonctionnaient pas.

Ce jour-là, elle le trouvait différent. C'était bizarre, mais il paraissait plus vivant.

Ils déambulèrent côte à côte dans le jardin. Tout en aspirant la fumée comme s'il manquait d'oxygène, Alphonse lui raconta des épisodes de sa vie. Toujours la même chose. La Légion, la franche camaraderie régnant au sein de la garnison... Elle hochait la tête, l'esprit ailleurs, détachée d'un récit dont l'intérêt lui échappait. C'était sans doute, pensait-elle, le seul moment de la journée où quelqu'un semblait s'intéresser à lui.

Indulgente, elle comprenait son besoin de s'épancher. Elle se sentait un peu triste aussi, car une fois son stage terminé, qui viendrait fumer une cigarette avec lui ? Qui l'écouterait raconter ses récits guerriers sans broncher ?

– Tu as l'air bien songeuse aujourd'hui, ma petite Caroline, qu'est-ce qui ne va pas ?

Il l'observait du coin de l'œil depuis un petit moment. Il devait l'ennuyer avec ses récits. Un garçon encore, ça l'aurait peut-être intéressé, ces histoires de guerre. Quel idiot il était de baver ainsi sur son passé... Il balança son mégot devant lui. Un pauvre résidu mouillé, écrasé entre ses doigts... « Fumé jusqu'au trognon ! » ricana-t-il, content de lui.

La jeune fille amorça une réponse :

– Ça va bien, mais c'est juste que...

– Oui ? l'encouragea-t-il.

– Quand j'aurai fini mon stage, j'espère que quelqu'un vous emmènera fumer votre cigarette dans le parc.

– Ah, c'est ça qui t'inquiète, petite ? Mais je trouverai bien un moyen de le faire. C'est ta gentillesse qui me manquera, pas la cigarette. Allez, te fais pas de bile ! Mais dis-moi, quel jour sommes-nous aujourd'hui ?

Elle sourit. Cette confusion l'amusait. Ces jours qui passent sans qu'on les remarque...

– Tous les jours se ressemblent, reprit-il.

– Hum ! Pas tout à fait, M. Dupontel. Les samedis et dimanches, les familles viennent en visite. Aujourd'hui, nous sommes vendredi. Je vous reverrai lundi.

– Ha ! fit-il simplement, sans qu'elle sache s'il était déçu de son absence pendant ces deux jours ou bien s'il réalisait combien il était seul.

Alphonse Dupontel ne ressemblait pas aux autres résidents dont elle s'occupait. En effet, il était l'un des plus jeunes, avec ses 75 ans. Que faisait-il ici ?

Elle avait consulté son dossier. Quelques mois auparavant, il aurait eu une crise de folie furieuse au cours de laquelle il aurait agressé sa nièce et son compagnon. Leur appartement aurait été à moitié détruit. Comme il n'avait plus aucun endroit où vivre, la maison de retraite était la seule option pouvant lui assurer des soins et un hébergement corrects.

Une légère hypertension et un taux de cholestérol relativement élevé, pour un homme de son âge, étaient les seuls maux dont il souffrait. Rien de bien grave, à part ces inquiétants troubles du comportement traités par un neuroleptique de nouvelle génération. Un petit comprimé jaune à prendre le matin, déposé avec les autres potions sur sa table de nuit. Un traitement jugé intéressant par le corps médical, car il apportait une oxygénation salvatrice aux neurones fatigués, évitant par ailleurs les risques d'attaque cérébrale.

« Hors de question d'héberger un agité dans l'établissement. Le personnel n'a pas que ça à faire, s'occuper d'un excité alors que plus de quatre-vingts vieillards réclament des soins constants. Déjà que le personnel ne se bouscule pas au portillon ! » avait protesté le directeur lors de son admission.

La persuasion financière de la nièce et l'assurance du médecin de le rendre calme comme un mouton avaient eu raison de ses réticences. Parfois, il croisait cet homme se promenant dans le parc en compagnie d'une stagiaire. Son regard brumeux de mort-vivant le rassurait.

Pour s'occuper de ce nouveau résident, pas beaucoup de travail. Il se débrouillait tout seul. Aussi, le réveiller brutalement le matin était le plaisir privilégié de Thérèse. Entrée la première dans la chambre, elle écartait les rideaux avec une ardeur sans pareille.

« Allez, Alphonse, c'est l'heure de se réveiller, fainéant ! Debout ! » criait-elle dans ses oreilles endormies tout en le tirant par le bras pour le sortir du lit.

Encore ensommeillé et engourdi par les neuroleptiques, il protestait mollement. Une fois, elle l'avait tiré si brutalement hors de son lit qu'il avait eu mal au bras pendant plusieurs jours... Ces douleurs avaient été mises sur le compte d'une crise d'arthrose, bien normale chez cet ancien légionnaire.

Alphonse leva les yeux vers le ciel clair et lumineux. L'après-midi touchait à sa fin. Dans quelques minutes, le soleil se glisserait derrière les pins, et alors, comme par magie, surgirait la nuit. Jour, nuit, un cirque perpétuel... Avec l'apparition brutale de l'obscurité, resurgiraient ses vieux démons et cette surnoise oppression autour de sa poitrine.

La jeune Caroline lui avait apporté un réconfort inattendu. Elle s'inquiétait pour lui. C'était bien la première fois que l'on se préoccupait de son sort. Il en était touché, sa gentillesse lui manquerait.

Peu de temps auparavant, en route pour leur promenade, il avait repéré une petite bougie allumée dans le hall.

– Un anniversaire ? avait-il demandé à Caroline qui le guidait vers la sortie, une cigarette dans la poche.

– Non, avait-elle répondu d’une voix douce, c’est Mme Latour. Elle nous a quittés cette nuit.

C’en était resté là. Le lendemain, la bougie clignotait toujours. « C’est pour Mme Laurent », avait précisé la jeune fille devant son air ébahi.

Il avait seulement espéré que l’hécatombe ne serait pas fantaisiste, et suivrait bêtement un ordre alphabétique afin de lui laisser un peu de répit... Tous les jours, quelqu’un, homme ou femme, mourait tout près de lui, et il ne s’en rendait même pas compte. D’ailleurs, la chambre de ces résidents ne restait pas longtemps sans occupant. « À la chaîne », avait-il pensé avec amertume.

Penser à la mort, à la sienne en particulier, ne le bouleversait pas vraiment. Il ne manquerait à personne. D’ailleurs, il se demandait parfois s’il n’aurait pas mieux fait de mourir au combat. Une mort glorieuse. Ici, celle qui lui pendait au nez commençait à lui flanquer la frousse. Au moins à la guerre, on savait d’où ça venait, alors que là, la mort pouvait surgir sans qu’on s’en rende compte. Une mort normale, habituelle, sans histoire, sans opposition. Un jeu inégal...

Ce jour-là, leur promenade avait duré longtemps, à entendre l’activité bruyante de la salle de restaurant. À peine sortis du goûter, voilà qu’ils étaient en marche pour le dîner. L’idée de s’asseoir auprès de ces vieux, alimentés comme des nourrissons, lui coupait l’appétit. Sauf que, ce soir-là, une nouvelle affaire occupait ses pensées.

Depuis sa rencontre avec cette femme, un peu plus tôt, l’idée de la revoir taraudait son esprit. Cette allure, lorsqu’elle était passée près de sa table... Quelle classe ! Avait-il rêvé ou bien lui avait-elle vraiment souri, ce midi-là ? Elle avait des cheveux blancs mi-longs, qui encadraient un visage fin éclairé par des yeux bleus, et... elle pouvait se targuer d’une ressemblance frappante avec Danielle Darrieux.

« Elle marche avec une canne », songea-t-il pour lui chercher un défaut.

En même temps, une pensée sournoise lui rappela l’âge de cette actrice magnifique... Danielle Darrieux allait allègrement sur ses 89 ans. Or, cette femme élégante et gracieuse rencontrée le jour

même ne pouvait pas avoir quatorze ans de plus que lui... Un tel écart d'âge ne manquerait pas de le faire passer pour un gigolo.

« Mais qu'est-ce qui me prend ! s'étonna-t-il. Me voilà en train de faire des spéculations déplacées sur cette pauvre vieille handicapée. »

Avant le repas, il passa dans sa chambre. La pièce baignait dans l'obscurité. Les rideaux étaient tirés dès le début de l'après-midi pour éviter que la chaleur ne pénètre à l'intérieur, au risque d'incommoder les résidents.

Il éclaira la pièce et réalisa soudain combien sa chambre était petite et impersonnelle. Une petite chambre d'hôpital, à quelque chose près. Une armoire dans un coin, un fauteuil en plastique brun... Le lit d'une personne, avec des barrières baissées de chaque côté.

« Est-ce qu'on m'a déjà mis ces barrières ? » se demanda-t-il, étonné de ne les découvrir qu'à cet instant. Il avait vraiment perdu la boule, pour ne pas avoir vu toutes ces choses auparavant ! Qu'avait-il encore ignoré ? Ça le préoccupait, mais il avait autre chose à faire.

Il se glissa dans la minuscule salle de bains contenant l'essentiel : une chaise, une douche de plain-pied, un lavabo, et, sous une glace, une tablette. Sur celle-ci étaient posés, pêle-mêle, un verre et une brosse à dents aux poils écartés, un peigne qui contenait autant de cheveux que sa tête, ainsi qu'un rasoir mécanique d'où s'échappaient de minuscules poils cendrés. Il leva son regard vers le miroir et découvrit une tête hirsute, une sorte de Riquet à la houppe version senior. Ses paupières inférieures tombaient en vaguelettes successives vers ses joues ridées, hérissées de petits picots blancs. Par contre, ses yeux gris acier semblaient étrangers à ce visage fatigué. L'intensité de leur éclat appartenait à un homme en pleine possession de ses moyens... En le voyant, on pouvait penser qu'il avait dû être bel homme. Avant peut-être... mais pour l'instant, le travail à accomplir pour se donner une figure acceptable avait de quoi décourager les plus vaillants. « Pour qui, pour quoi ? »

Puis il pensa à l'armée. On ne lui aurait pas demandé son avis... Et même, on lui aurait botté le cul pour moins que ça. « Une tenue irréprochable, sergent Dupontel ! » mima-t-il devant la glace en faisant un salut militaire.

La coupe de cheveux attendrait un peu, à moins de raser ces quelques mèches inutiles perturbant l'ensemble. Il verrait. Pour le moment, il était urgent de se préparer pour le dîner de gala. Avec un peu d'eau, il dompta ses quelques épis rebelles et se rasa de près. Restaient ses poches sous les yeux, l'aveu irréfutable de son âge avancé.

« Pas grand-chose à y faire », conclut-il, fataliste.

Des coups furent portés sur sa porte au moment où il finissait d'enfiler une chemise.

– Allez, Alphonse, c'est l'heure du dîner !

Docile, il osa un coup d'œil à travers sa porte entrebâillée. Devant l'ascenseur, le palier était encombré d'une file impressionnante de fauteuils roulants. Ceux-ci remontaient jusqu'à loin dans le couloir... Non, hors de question de se mêler à ces fantômes. Leurs regards vides le mettaient mal à l'aise. Des yeux comme ça, il en avait vu pendant la guerre. Les rescapés du carnage avaient ces regards vides...

Une fois le couloir déserté, il tenta une sortie discrète de sa chambre. Trois pas plus loin, il fut interpellé par une aide-soignante :

– Eh bien, vous n'êtes pas en avance, Alphonse ! Vous descendez par l'ascenseur avec nous ?

Il se retourna, puis se raidit de surprise. *Elle* marchait, appuyée au bras de la jeune employée, sa canne traçant le chemin.

– Alors ? Vous êtes devenu muet, Alphonse ? s'amusa la jeune fille.

L'élégante résidente fixait le sol avec attention. Lui la dévorait des yeux, ignorant l'employée à ses côtés.

– Alors, Alphonse, vous venez, oui ou non ? reprit l'aide-soignante, indifférente à la scène.

Il ne prit pas le temps d'hésiter et s'engouffra avec elles dans l'ascenseur. Il se colla contre la paroi, effrayé à l'idée d'approcher d'une manière inconvenante cette distinguée pensionnaire. De sa place, il pouvait l'observer avec plus d'attention... Mais son examen fut bref, car la porte de l'ascenseur s'ouvrit. Une fois les deux femmes sorties, il les imita. Il se sentait emprunté, ridicule, inquiet et follement intimidé par cette femme qu'il avait surnommée *l'actrice*.

Sans s'en rendre compte, il s'écarta de son chemin habituel et la suivit.

Une main posée brutalement sur son épaule le ramena au bon endroit, là où il devait être. Thérèse, sans un mot, lui montrait de l'index sa place réservée. Incapable de la moindre répartie, tant il se sentait penaud, il gagna l'endroit docilement. Il ne comprenait pas comment il avait pu arriver à ce stade d'acceptation. Pour qu'une femme comme Thérèse puisse lui intimer des ordres sans qu'il ne réagisse, il fallait qu'il soit tombé bien bas...

Tout le temps du repas, auquel il ne porta aucune attention, son regard chercha à croiser celui de *l'actrice*. Celle-ci semblait captivée par son assiette, et hochait la tête à l'adresse des pipelettes assises à sa table. Elle ne regarderait donc jamais dans sa direction, lui qui s'était mis en frais pour elle, ce soir-là ! Lui était-il indifférent au point d'être transparent à ses yeux ?

« Regarde-moi ! » priait-il en silence, osant le tutoiement du même coup. Rien à faire... Il ne put jamais saisir son regard une seule fois pendant le dîner. Ça le mit en rogne. Changeant de registre, il se mit à la traiter de capricieuse et de prétentieuse.

« Pour qui se prend-elle ? » maugréa-t-il tandis qu'il finissait son repas.

Qu'une femme le mette dans un tel état le déboussolait... Il la vit se lever de sa chaise, son visage crispé par l'effort, puis, s'aidant de sa canne, elle avança vers sa table. Sans un bras secourable à ses côtés, sa démarche était lente et difficile. Il se retint de se lever et de lui tendre son bras pour l'aider. Non, il ne lui aurait pas donné son bras comme à la noce... Bien sûr que non. Il aurait glissé son bras gauche sous le sien, le présentant comme un accoudoir pour qu'elle s'y appuie. De son bras droit, glissé autour de ses hanches, il l'aurait soutenue. Elle se serait laissé aller contre son épaule, un sourire de bonheur sur les lèvres. Ils auraient ainsi avancé comme des siamois, collés l'un à l'autre, sans jamais se séparer.

– Décidément, vous nous inquiétez, Alphonse ! Il faut vous dire quoi faire à chaque fois ? Allez, hop, debout ! Au dodo !

– Décidément, vous avez décidé de m'emmerder, ce soir ! osa-t-il lancer en regardant Thérèse droit dans les yeux.

Contrairement à son habitude, celle-ci l'observa sans rien dire, interdite. Ce soir-là, elle signalerait à l'infirmière son attitude étrange... Il avait l'air de dérailler pour de bon. Elle s'écarta et le laissa passer, droit comme un piquet.

L'actrice continuait péniblement son parcours du combattant, évitant laborieusement le désordre ambiant. Il allait s'approcher d'elle, et peut-être tenter de lui parler, lorsqu'un papier tomba de sa poche. Une belle aubaine. Il ramassa l'objet, s'apprêtant à le lui remettre. Mais la lecture de son propre nom et de son prénom, écrits au feutre noir sur le papier, le freina dans son élan. Par réflexe, son instinct le mettant en garde, il se retourna pour vérifier que personne n'avait saisi le manège. Puis, le message enfoui dans sa poche, il s'en alla d'un pas alerte en direction de sa chambre.

Une fois la porte refermée, il dut réfréner son envie de chanter à tue-tête *La Traviata*, son opéra préféré. Au lieu de quoi, il déchira l'enveloppe et lut le message laconique qui lui était adressé.

« *Demain soir, samedi à 23 heures dans la chambre 112, Marianne Lubec.* »

Il en fut estomaqué. Incrédule, il relut une bonne dizaine de fois le lapidaire petit mot. Pour le coup, elle était directe. Pas de temps à perdre avec des approches délicates. Peut-être avait-elle peur de rejoindre les « L » sur la liste des moribonds... Lui, il y avait bien pensé ! Incroyable, il n'en revenait pas. Invité à rejoindre la belle dans sa chambre... Pourquoi tous ces mystères ? Se méfiait-elle de cette horrible Thérèse ?

Le plus étrange, c'était l'heure du rendez-vous. Depuis quand les vieux se baladaient-ils dans les couloirs à une heure aussi indue ? Il fallait bien le reconnaître, lui-même s'endormait le soir comme un bébé. Pourtant, l'activité au sein de cette maison de retraite n'était pas éreintante. En y réfléchissant, s'endormir tôt était peut-être le seul moyen de raccourcir le temps mortifère, afin de ne pas penser à l'inutilité de leur vie.

Il ferma les yeux en serrant le bout de papier. À cet instant, il n'avait plus du tout envie de dormir... Il s'allongea sur le lit, les bras croisés derrière la tête.

Un festival de projets illumina son esprit ; des élucubrations dignes d'un jeune homme à peine pubère. Le lendemain, il ferait quelques exercices de remise en forme. Des abdominaux, et cent pompes pour commencer. Toutefois avec prudence, car son corps était en sommeil depuis un bon bout de temps... Ensuite, en attendant l'heure du rendez-vous, il irait faire un tour dans le parc, histoire de s'oxygéner. Il fronça les sourcils, soudain inquiet. Attendrait-elle de lui, dès leur première rencontre, qu'il lui offre ses hommages ? Par là, il entendait une partie de jambes en l'air... Il eut un peu honte d'avoir de telles pensées en se remémorant la difficulté de cette personne à faire marcher les siennes. Non, sans doute lui offrirait-elle une tisane tout en lui parlant de ses petits-enfants et de son mari défunt adoré. Et lui, il l'écouterait avec attention, refusant, le premier soir de leur rencontre, de lui narrer les épisodes sanglants de sa vie dans la jungle vietnamienne.

Avant de s'endormir, il se posa des questions sur la sexualité des vieux. Il sentait son pénis frémir, excité à l'idée de pouvoir servir encore. Mais elle ? Que ressentait-elle ? Vu son âge, et même si elle était beaucoup plus jeune que Danielle Darrieux, sa libido était certainement en jachère... Il lui apprendrait à se réapproprier son corps. Elle pouvait compter sur lui.

Ces derniers jours, il avait jeté un négligent coup d'œil autour de lui, et force était de constater que la gent masculine ne se bousculait pas dans le coin. Ça le changeait de ses anciennes habitudes. Ce bataillon de femmes n'avait pas encore réussi à occire les quatre ou cinq pauvres types peuplant l'endroit. Il en avait croisé et observé certains. Affligeant spectacle. En tout cas, il en était bien convaincu, il n'avait pas sa place ici.

Sa nièce lui avait joué un sacré coup tordu. Si le récit de ses incartades était réel, il comprenait sa décision de l'avoir expédié *manu militari* dans ce camp de remise en forme. Mais avait-elle réalisé l'injustice d'un tel traitement ? Pourquoi l'avoir envoyé dans cette

salle d'attente de la mort, ce purgatoire, cet avant-goût de l'enfer ? Elle n'avait jamais dû y mettre les pieds, ou alors seulement en coup de vent, signant les papiers dans le hall d'entrée, vague copie d'un hôtel trois étoiles...

Et le reste ? Sa chambre minuscule à la fenêtre bloquée ? Ses interdictions de fumer ? Bon d'accord, il s'en arrangeait... Et cette Thérèse ? Elle la supporterait près d'elle, cette Thérèse ? Avec le caractère de sa nièce, ça ferait des étincelles !

Maintenant qu'il était lucide, il pourrait demander à lui téléphoner. Sans se mettre à genoux devant elle pour solliciter son pardon, il pourrait lui proposer un arrangement. Avec sa petite retraite, il louerait un petit studio ; il n'embêterait personne. Il n'avait pas besoin de soins particuliers, il marchait normalement, savait faire la cuisine et bien d'autres choses encore.

Ça l'agaçait de devoir quémander ainsi. Elle aurait dû le comprendre ! Piégé. Fait comme un rat. *Guantanamo* pour les vieux... Pas d'avocat pour venir déclarer : « Mon client n'est pas à sa place ici ! Voyez, mesdames et messieurs les jurés, comme il ne ressemble pas aux personnes qui l'entourent ! »

Plus de famille, à part sa redoutable nièce, et... des amis ? Des potes de la Légion, il en avait. À la vie, à la mort. Perdus de vue depuis quelque temps, mais jusqu'à sa maladie, tous les ans, avaient lieu des réunions à tour de rôle chez chacun d'entre eux. Ces soirs-là, leurs femmes étaient éloignées pour leur laisser quartier libre...

Une java d'enfer, habillés en tenue comme au bon vieux temps. Martial, Jean-Jean, Corentin, Benoît, en avant marche, dans le salon.

« *Tiens, voilà du boudin, voilà du boudin, voilà du boudin ! Pour les Alsaciens, les Suisses et les Lorrains...* »

Et Jean-Jean soufflant dans le clairon : « *Nous sommes des dégourdis, nous sommes des lascars, des types pas ordinaires. Nous avons souvent notre cafard, nous sommes des légionnaires...* »

« Ah ! là, là ! Le bon vieux temps ! » Lui, le type pas ordinaire, réduit à une portion congrue dans ce lit de vieillard... Allez, il devait se secouer, et le lendemain, Marianne Lubec verrait ce que c'était un légionnaire, un vrai !